

Mozart à Paris



En 1984, lorsque parut *Amadeus*, le film de Milos Forman, le grand public découvrait avec étonnement un Mozart facétieux, pratiquant volontiers un humour scatologique qui contrastait avec son œuvre souvent qualifiée de divine. Ce qui pouvait passer pour l'invention d'un cinéaste génial se trouvait confirmé deux ans plus tard lorsque Flammarion commença à publier en France la correspondance du compositeur en sept volumes. On y trouvait par exemple cet échange avec sa cousine d'Augsbourg en 1777 : « Excusez ma vilaine écriture, la plume est déjà vieille, et il y a déjà vraiment près de 22 ans que je chie par le même trou, qui n'est pas encore déchiré ! ». Mais cet aspect ne forme évidemment pas le principal intérêt de la longue correspondance de la famille Mozart.

Elle est avant tout le reflet de la vie et de l'œuvre du compositeur, né à Salzbourg le 27 janvier 1756, d'un père – Léopold – lui-même musicien, compositeur et auteur d'une méthode de violon réputée. Sans doute ce bain musical favorisa-t-il les dons du petit Wolfgang, précoce au point de composer ses premières œuvres pour clavecin à 5 ans. A-t-il eu comme partition d'étude le *Troisième livre de pièces pour clavecin* de Jacques Duphly, paru l'année de sa naissance ? Toujours est-il que ses dons se manifestent jusque dans l'écriture

orchestrale : dès 8 ans, il achève sa première symphonie. Conscient du talent de son fils, Léopold l'entraîne avec sa sœur aînée Nannerl sur les routes d'Europe pour se faire connaître du public.

En 1762, la famille Mozart entame une tournée de quatre ans dans les grandes capitales. À Paris, où ils séjournent à deux reprises, le succès est triomphal pour l'enfant prodige qui charme la Cour et publie sa sonate pour clavecin en ré majeur n° 2, dédiée à Madame Victoire de France.

Ce succès contraste avec le troisième voyage de Mozart dans la capitale française, en 1778, accompagné uniquement par sa mère – son père ayant dû rester à Salzbourg. Leur correspondance témoigne de son opinion sur les artistes français : « Les chanteurs et les chanteuses, on ne devrait même pas les nommer ainsi, car ils ne chantent pas ; ils crient, braillent – et à plein gosier, du nez et de la gorge ». Alors que Paris devait lui apporter, selon Léopold « le renom et la gloire », Wolfgang ne se montre sans doute pas assez enclin à se plier aux goûts des Français pour qui il n'est qu'un musicien parmi d'autres tels que Gossec, Piccinni, ou son compatriote Gluck dont l'opéra *Orphée et Eurydice* partage l'affiche avec *Castor et Pollux* de Rameau à l'Académie royale de musique. Malgré l'appui du flûtiste et ami Wendling (c'est grâce à lui qu'un an auparavant, il avait obtenu une commande de deux quatuors pour flûte), ce séjour dans la capitale française porte le goût de l'échec : non seulement Mozart n'en retirera pas l'emploi escompté, mais pire, il y perdra sa mère, morte le 3 juillet.

Il y créera malgré tout avec succès la musique pour un ballet du maître de ballet Jean-Georges Noverre : *Les Petits riens* ou la *Symphonie n° 31* interprétée par le Concert Spirituel – première de ses symphonies comportant des parties de clarinette, un instrument qu'il affectionnait particulièrement. Il quitte Paris à la fin de l'été 1778 pour regagner Salzbourg où l'attend un emploi d'organiste. Un retour dans la ville natale effectué la mort dans l'âme. Plus jamais il ne reviendra dans la capitale française.

Programme musical

RAMEAU, Overture de *Castor et Pollux*
MOZART, « Voi averte un cor fedele » K217
Leopold MOZART, *Divertimento n.1*, Menuet
MOZART, « Dans un bois » (KV 308)
MOZART, *Concerto pour flûte* (KV 313) II^{eme} mvt
GOSSEC, *Symphonie en Ré M* (B86) : Final
MOZART, *Sonate n.2* (Kv 7) « à Mme Victoire de France » : Adagio
GLUCK, *Ballet des Champs Elysées* (*Orphée et Eurydice*)
MOZART, *Les Petits Riens* KV299b (*Gavotte - Allegro*)
JC BACH, *Amadis de Gaule*, Air de Coryphée
MOZART, « Ach ich fühl's », *Pamina, La Flûte Enchantée*
DUPHLY, (évocation) Livre III, *La De May*

MOZART, *Symphonie n.31 Kv 297/300 dite Parisienne* (1mvt)
MOZART, « *Misera, dove son* » Kv 369

Que représente Mozart pour vous ?

Il est comme une sentinelle de vie car il conjugue toutes les jouissances nécessaires : la plénitude sonore ; l'émerveillement esthétique ; l'évidence de sa permanence depuis son apparition dans notre histoire ; et pour finir, plus techniquement, la satisfaction de constater que les connaissances et expériences issues de ma pratique à la fois de la musique ancienne et de la création, sont des clés majeures pour jouir justement de ses œuvres, comme interprète et comme mélomane.

Comment caractérisez-vous son écriture pour violon ?

Elle est paradoxale : elle est à la fois sans réelle passion pour les possibilités spécifiques de l'instrument, mais c'est justement parce qu'elle se sert de l'instrument comme de la voix que Mozart innove. Penser Mozart quand on est violoniste, c'est d'abord garder à l'esprit qu'il était jeune, puis se prendre pour un de ses personnages d'opéra dans les passages qui chantent, et pour le pianiste virtuose qu'il était dans les parties brillantes.

Quel est votre regard sur sa correspondance ?

Elle est d'abord éclairante sur la place du musicien dans la société, sa dépendance aux puissants et au fait politique. Ensuite, on peut suivre la progression de Mozart dans son art, sa construction par les voyages. Enfin, elle éclaire sur la relation entre le père et le fils, au fil du temps : la foi et l'investissement initiatique de Léopold d'un côté, l'affirmation de Wolfgang de l'autre, et notamment à partir du moment où il voyage sans son père... passionnant et bouleversant témoignage psychologique sur la force de ce lien.

Stéphanie-Marie Degand

Équipe artistique

Stéphanie - Marie DEGAND, violon et direction
Suzanne DURAND - RIVIERE, violon
Amelie MICHEL, flûte
Christophe ROBERT, alto
Alberic BOULLENOIS, violoncelle
Ludovic COUTINEAU, contrebasse
Violaine COCHARD, clavecin
Maïlys de VILLOUTREYS, soprano
Thierry GEFFROTIN, récitant et auteur

(Distribution sous réserve de confirmation)